

## UN DÉROULÉ DE LECTURES :

### L'ESPRIT RÉVOLTÉ, ACÉRÉ, VIF-ARGENT ET INSOLENT DE GIRAUDOUX

#### 1) « PORTRAIT DE LA RENAISSANCE » (novembre 1943, *Or dans la nuit*, Grasset, 1969)

Par quoi commencer avec Giraudoux ? Par la fin, si vigoureuse et pathétique, et donc par ce texte de « résistance intérieure » – c'est le dernier texte connu de Giraudoux –, presque crypté. La Renaissance n'est autre que l'anti-Révolution Nationale. Pétain, qui n'aimait pas beaucoup le mot « Révolution », parlait de Renaissance quand il annonçait l'armistice au château de Cangé le 13 juin 1940. En nous invitant à reporter nos regards loin en arrière, Giraudoux inflige le plus cinglant désaveu à l'abomination du présent, aux ténèbres de l'Occupation. Comme souvent, c'est à partir du désespoir qu'il exprime son message d'espoir, pour protester avec vigueur contre l'état présent.

*De ces obscurités et de ces silences où logent nos années futures, nous revient leur écho, et il nous guide. Mais la voix de notre seizième siècle y sera toujours la plus sonore. Aucune ne nous a donné des nouvelles aussi jeunes de la France.*

*C'est que dans aucun autre siècle l'écart n'a été aussi réduit entre les passions et les sagesse de notre pays. Jamais elles ne se sont côtoyées et fréquentées d'aussi près. L'unité en est de contrastes, l'harmonie d'aversion. La France est menacée de toutes parts, des coalitions l'assaillent. Elle n'a pas de frontière, mais une frange qui bourgeonne ou qui flambe. Vers l'Italie, l'Espagne, l'Empire, c'est un flux et un reflux des armées et des cours. Mais ces militaires qui dorment à cheval, ces échevins bousculés, ces bourgeois qui s'exténuent entre Loire et Tibre, ce chef de partisans ou de bande qui ne pose l'épée pour prendre la plume qu'à soixante-quinze ans après une vie de massacres, ont créé la maison française, et son intimité. Rien de ce que nos siècles les plus stables et les plus confortables nous ont offerts en draps frais et en tables servies, et en espaliers et en couloirs ensoleillés, et en vaisselle en ordre ne tient à côté des leurs. Ni en après-midi dans les roseaux ou en chasse aux perdrix ou en servante à gorgerette, ou en lecture sous les charmilles, ou en vin clair, et ce sont encore les devises qu'ils ont versifiées pour leur fronton et qui nous donnent Dieu pour concierge que nous gravons ou clouons aux portes de nos villes... La France a son cœur tranché, les deux religions s'y égorgent, tout n'est dans Paris et aux provinces qu'obstination et que rage, vengeance et représailles, déchaînement sans contrôle, mais de cette vie et de ce sang ce ne sont point des clameurs d'enfer ou de ciel qui finalement s'élèvent, c'est la voix de la raison, avec son timbre le plus amical et le plus humain. Hymne des suppliciés, cris des sorcières de Loudun, bourdonnements de la Ligue, chansons auprès des cadavres d'amiral ou de prince poignardés ne sont que la base abondante aux plus dignes paroles du sens et du raisonnement qui aient été dites en ce monde. La France n'est que force, vigueur, brutalité. Les monarques dans leurs entrevues se battent à bras-le-corps, meurent dans les tournois, la langue est forcenée, le désir implacable, mais aucune époque n'a été aussi raffinée et courtoise dans son esprit ni aussi généreuse et subtile dans ses passions. L'amitié gonfle le cœur des magistrats, l'amour est la manne des vieillards. Pas une heure de la journée sur laquelle ne s'inscrive en écriture magique*

*un rondeau, un sonnet, une ballade, et toutes les formes de la poésie y sont les clefs du jour. Pas une vitre de palais sur laquelle un roi ne grave un distique de son diamant, et le Dieu des réformés lui-même ne parle que par métaphores et concetti. La France n'est que confusion, sa vie est journalière, elle parle à peine son vrai langage, elle est prise corps et âme dans la gestation, le ruminement, mais au-dessus de ce chantier, de ce bégaiement, de cet accouchement, d'Ambroise Paré ânonnant la santé, de Bernard Palissy aux mains fondues dans l'argile, rayonne pour tous une lumière, qui est la gloire. La gloire dans son éclat le plus jeune, dans sa beauté de symbole, avec ses seins et ses trompettes, mais visible pour chacun, et escortant elle-même, non seulement devant les princesses, mais les servantes extasiées, et auréolant elle-même du même nimbe, ce qu'elle n'a jamais fait depuis, le roi et le poète, les deux rois. Car nous sommes au temps où entre les fois divines en dispute, l'âme française n'a pas fait de l'imagination et de ses recours une spécialité et un métier, mais voit en elle sa foi terrestre. La messe lui en est sacrée. Toute la France est tournée et belle, le cœur orné de toutes fleurs et médailles, le cerveau lauréat. Chaque tête de Français qui meurt de guerre ou vit d'amour y devient buste. Elle n'est qu'une voûte sonnante et déclamante, où les noms de l'antiquité s'accolent pour le plus rayonnant des mariages aux noms vivants, où les prénoms reprennent leur sens, qui est d'être une fleur poussée du cœur féminin ou masculin lui-même, et qu'on cueille, et qu'on respire. Cassandre, et Hélène, et les trois Marguerite sont à ce point leurs prénoms mêmes qu'elles en deviennent des allégories vivantes, et s'accompagnent tout naturellement de ces personnes qui ne circuleront plus jamais chez nous que compassées et feintes, les autres allégories dans leurs robes flottantes fendues jusqu'aux hanches, la Vérité, la Justice et la Constance aux genoux roses. Sur chaque grange d'étudiant, dans chaque galerie de palais, chaque salle de parlement ou de bailliage, est proclamé au moindre propos ce Dimanche du cœur, qui est la Tragédie, la gloire, avec son langage qui éternise et qui colore. Ce n'est pas la première fois que la langue française a touché la verdure, les ruisseaux, les nattes, les pommettes, mais c'est la première fois qu'elle les enduit de ce vernis frémissant. Entre toutes plantes, toutes bêtes, tous nuages, ceux de Ronsard, d'Agrippa d'Aubigné, de Henri II se reconnaissent à cette profondeur de teinte et à ce scintillement, les écailles de la carpe, le rouge des roses, le blanc de l'hermine, les lys du royaume. C'est la gloire.*

*En cette fin d'une année, en ce début d'un âge, et dans l'heure où notre mémoire est le plus à vif, donnons-nous ce réconfort, qui est d'oublier, pour cette France où la guerre accouche journellement du foyer, le fanatisme du goût de la vie humaine, la misère de l'éclat, d'oublier tout ce qui a suivi d'elle, même en merveilles. C'est l'oubli de Racine, de Voltaire, de Chateaubriand, de Flaubert et de leurs époques comblées et conséquentes, l'oubli de ce qui est un exemple, de ce qui n'est pas un élan et un espoir. Prenons l'or dans la nuit, la rose dans la neige.*

## **2) SUZANNE ET LE PACIFIQUE (1921) Pléiade, p. 559-561.**

Oublier, c'est le seul moyen de revenir aux sources. Toute l'œuvre de Giraudoux s'élabore en effet à partir d'une table rase. Portons désormais notre regard en arrière. *Suzanne et le Pacifique*, réécriture au féminin de *Robinson Crusoé*, est sa première vraie fiction. Conçue dans l'enfer des combats des Dardanelles, elle est de part en part négation des valeurs guerrières. Suzanne a passé 4 ans sur son île, de 1914 à 1918, et les premières nouvelles du monde qu'elle reçoit sur son île lui sont apportées par les cadavres de marins britanniques et allemands venus s'échouer sur sa grève. Un lecteur avisé parle de « *Voyage au bout de la nuit* à l'envers » et d'« antidote littéraire d'un monde en ruines ». Après l'horreur de la guerre, comment trouver

des raisons de se réconcilier avec le monde tel qu'il va ? Suzanne a trouvé ce moyen singulier : faire du monde sa création, une puissance d'affirmation qu'il n'est pas besoin de rapporter à un dieu créateur, mais qui est traversée par une immense pitié/piété. Le soi-disant « paradis » de Giraudoux n'est pas autre chose que ce monde soustrait à ce qui l'encrasse ou qui menace de l'engloutir, cet effort de reconquête sur la laideur et la médiocrité.

*Le jour se levait. Des oiseaux, du milieu des clochettes d'où tombait un pollen tout rouge, secouaient non leurs plumes, mais leur couleur elle-même... Je comprenais les crinolines, les manches à gigot... Je comprenais tous ces mouvements de la terre sur lesquels Copernic et Newton sont emportés soudain avec le commun des mortels, comme dans les foires les propriétaires de manèges et de trottoirs roulants. Chère petite humanité, qui sans ce réveil à révélation, eût toujours pour moi passé en fraude sur son astre, mais qu'un simple rayon ce matin trouvait comme une aiguille de douanier le voleur caché dans la malle Innovation... Ne criait-elle pas d'ailleurs un peu ? N'entendais-je pas crier un enfant, un amant ? Une douceur en moi inexplicable, une langueur me saisit, l'odeur des fleurs devint très forte et me fit défaillir... L'humanité s'installait en moi comme un fils... Mes deux paradisiens apprivoisés, que j'aurais voulu semblables et qui ne l'étaient jamais, car ils ne s'apprivoisaient que par couples, se penchaient chacun sur une de mes épaules, et je chavirais toute du côté le plus lourd... Ah ! que je comprenais ce matin ce fou de Limoges qui ajoutait à chacune de ses phrases, quel qu'en fût le sens, les trois mots « comme un homme » ou « comme une femme ». Quelles délices de l'imiter ! Je savourais cette heure comme si c'était la première heure du monde, la première où là-bas trois cents millions d'hommes dormaient, trois cents millions travaillaient, trois cents millions mangeaient, avec quelques dizaines de millions consacrés aux étreintes. C'était ce matin ma création... J'étais comble d'amour pour ces belles équipes. Tout ce qui d'elles autrefois m'avait choqué je l'aimais. J'aimais les barbes rousses, les verrues, les loupes. J'aimais les ivrognes, les négociants. Je comprenais ces magasins d'antiquaires à la sortie du cimetière Montmartre, où je détestais jadis voir les héritiers dépenser les premiers mille francs de leur legs. Je comprenais tous les mariages le samedi à Saint-Sulpice, tous à 11 heures juste dans les vingt-deux chapelles, et les mariés, les cheveux coupés de la veille, ras sur la nuque, assis sur vingt-deux tabourets, comme pour l'électrocution. Tous ces regards d'hommes qui avaient joué dans mes yeux aussi maladroitement que dans une fausse serrure, ils s'y enfonçaient maintenant comme une clé de montre, et remontaient tout le poids de mon cœur... Les jacunas poussaient mille cris inhumains, comme un homme. Le Kouro-Shivo soulevait doucement l'horizon, comme une veine gonflée, comme une femme... Que de pitié je ressentais aussi pour eux, que d'ennuis ils se créent à tort avec les contrôleurs de tramways, les emprunts russes et les nègres ! Je leur souhaitais le bonheur, l'éternité. Je leur souhaitais l'alcool qui dégrise, la suie qui blanchit... Si bien, quand le soleil sortit de son toril, harcelé par deux gros nuages, ahuri, que c'est eux là-bas, par milliards, qui me semblaient soudain isolés et perdus... Et tout le jour ma solitude fut quelque chose de poignant, d'angoissé et de doux, – à croire que ce n'était pas de la solitude, mais de l'amour.*

### **3) JUDITH (1931), Acte II, scène IV, Pléiade p. 245**

C'est que pour Giraudoux, tout est encrassé : notre diplomatie, notre rapport avec l'Allemagne, nos rapports sociaux, notre langage. Et la première tâche de

« décrassage » s'applique à la morale religieuse. Giraudoux avait 23 ans lorsque furent promulguées les lois de séparation des Églises et de l'État. Il n'est pas à proprement parler un laïcard – sa « laïcité » est une laïcité inquiète, et il est secrètement taraudé par la transcendance –, mais l'affirmation de la solidarité avec le monde sensible prend chez lui des allures incontestablement nietzschéennes. Pas d' « arrière-monde », telle pourrait être sa devise. Car le parti clérical de son époque n'a pas désarmé, et « Jéhovah revient terriblement vite ». En fait, c'est aux structures mentales façonnées par les trois religions monothéistes que s'en prend Giraudoux.

*Judith : Qui êtes-vous ?*

*Holopherne : Ce que seul le roi des rois peut se permettre d'être, en cet âge de dieux : un homme enfin de ce monde, du monde. Le premier, si tu veux. Je suis l'ami des jardins à parterre, des maisons bien tenues, de la vaisselle éclatante sur les nappes, de l'esprit et du silence. Je suis le pire ennemi de Dieu. Que fais-tu au milieu des Juifs et de leur exaltation, enfant charmante ? Songe à la douceur qu'aurait ta journée, dégagée des terreurs et des prières. Songe au petit déjeuner du matin servi sans promesse d'enfer, au thé de cinq heures sans péché mortel, avec le beau citron et la pince à sucre innocente et étincelante. Songe aux jeunes gens et aux jeunes filles s'étreignant simplement dans les draps frais, et se jetant les oreillers à la tête, quelques talons roses en l'air, sans anges et sans démons voyeurs... ! Songe à l'homme innocent...*

*Judith : C'est cette innocence que vous m'offrez pour un quart d'heure ?*

*Holopherne : Ne méprise pas de tels cadeaux. Je t'offre, pour aussi longtemps que tu voudras, la simplicité, le calme. Je t'offre ton vocabulaire d'enfant, les mots de cerise, de raisin, dans lesquels tu ne trouveras pas Dieu comme un ver. Je t'offre ces musiciens que tu entends, qui chantent des chants et non des cantiques. Écoute-les. Leur voix meurt doucement au-dessus d'eux, autour de nous, et n'est pas aspirée au ciel par un terrible aspirateur. Je t'offre le plaisir, Judith.... Devant ce tendre mot, tu verras Jéhovah disparaître...*

*Judith : Jéhovah revient terriblement vite. Il faudra vous hâter.*

#### 4) **CHOIX DES ÉLUES (1939). Pléiade, p. 497-503**

La deuxième tâche de décrassage mental s'applique à notre rapport à la culture. Pas besoin d'intermédiaires, de filtres pour accéder à la culture. Or la bien-pensance de l'éducation petite-bourgeoise – l'admiration pour les grands hommes en particulier – risque de faire écran à notre expérience sensible. Giraudoux, dans *Choix des Élués*, réserve ses flèches à Pierre, un polytechnicien positiviste imbu de son rôle de père et d'éducateur. Ce pauvre Pierre est tellement insupportable que dans cette famille aimante tous les liens autour de lui se défont peu à peu. D'où ce surprenant quadrille entre le père et l'épouse (Edmée), le père et la fille (Claudie), qui donne lieu à un lâcher-prise assez féroce :

*Cette femme qui était la musique même, une fois son piano fermé ne répondait qu'à regret à ceux qui lui parlaient musique, et quand Pierre jouait avec elle à quatre mains, bien qu'elle eût indiqué dans son jeu toute la gaieté ou le pathos du texte, et qu'elle y eût mis souvent sa propre ironie, il savait qu'il ne devait pas ajouter un mot après la dernière note, et ils se*

retrouvaient tous deux face à face, muets, elle souriante, lui aigre, comme maintenant après l'amour. Il en serrait les dents. On plaquait l'accord final, on arrêtait pile le drame, le serrement de cœur, la beauté du monde, et c'était fini, et elle reposait sur le couvercle baissé sa potiche avec ses roses. Lui, se fichait des pianos à roses. Lui, aspirait à cette conversation sur l'oreiller, sur le clavier, au sujet des fils de Bach, de la lettre de Goethe à Schubert, ou des désespoirs de Berlioz. Elle la déclinait sans un mot, souriante. « Mais voyons, espèce de petite ânesse », avait-il envie de lui dire, « il n'y a pas que la musique de Bach, de Schubert ! Il y a Bach, il y a Schubert ! Il y a trente hommes qui ont vécu des vies de délices ou d'enfer pour te donner ce cadeau magnifique ! ». [...]

C'est ainsi que peu à peu, dans il ne savait quel instinct de défense, il avait été amené à prendre le parti des grands hommes contre cette femme, qui, dans un mutisme inexplicable, s'obstinait à décliner leur présence. Les murs de son bureau étaient illustrés de portraits authentiques des grands musiciens, des grands écrivains, et l'on pouvait même voir parmi eux, moins authentiques évidemment, les auteurs de grandes œuvres qu'Edmée eût triomphé de savoir anonymes : l'Odyssée, la Bible et La Chanson de Roland. Il y avait même ajouté le portrait de Charlotte Corday, pour prouver qu'il était aussi de grandes femmes. [...] Edmée admettait cette galerie, c'était les portraits de sa belle-famille ; l'intelligence, la hardiesse, l'invention de l'humanité, c'était les ancêtres de Pierre, c'était ses belles-mères, alors que dans sa propre galerie elle n'avait que le Gille de Watteau, non parce qu'il était de Watteau, prétendait Pierre, mais parce qu'il était Gille. Aux repas, alors que le mari et le fils ne parlaient que de Gandhi, de Racine, de Stevenson, Edmée et sa fille entretenaient, sur l'emplacement des salières ou la propreté des huiliers, un dialogue qui devenait sournois et maléfisant par son indigence même. Car Claudie était complice. Elle détestait les têtes des portraits. Au scandale de son père, elle ne les appelait que par leurs prénoms, comme des domestiques, y compris Charlotte. Si parfois Pierre posait abruptement à Edmée une question urgente sur Voltaire ou sur Beethoven, Claudie trouvait le moyen de renverser son verre, de demander comment elle était le jour de sa rougeole, et détournait toute conversation. Elle laissait seule sa mère avec les hommes, jamais avec les grands hommes. Mais peut-être Pierre était-il plus irrité encore du peu d'intérêt que mère et fille avaient pour les grands vivants. Lui, ressentait encore l'honneur d'avoir été filleul de Foch, d'avoir eu aux Tuileries l'oreille pincée par Georges Clémenceau. Il racontait la scène à Jacques, qui l'écoutait d'oreilles palpitantes et dont le plus grand bonheur eût été d'être pincées par Jeanne d'Arc. « Il t'a fait mal, papa ? » demandait alors Claudie, avec une voix nette sur laquelle Pierre entendait se jouer ce qu'il haïssait le plus au monde, l'ironie enfantine vis-à-vis des hommes. Jacques ne pouvait se retenir, il se levait, il allait tirer l'oreille, les oreilles à cette petite hérétique. Claudie injurait son frère par son nom célèbre. Sale Georges ! Sale Clémenceau ! Edmée mettait fin à la bataille. Mais, en quittant la salle à manger, Pierre entendait distinctement la voix de la petite fille, et parfois une voix plus grave, douce, tendre, celle de sa femme, crier derrière lui : « Sale Voltaire ! Sale Descartes ! Sale Lavoisier !... » Lavoisier était son savant préféré, car il était chimiste ! Crier sale Lavoisier ! Quelle iniquité sans nom ! Il était heureux que Claudie ne sût pas le prénom de Lavoisier. D'autant que c'était Antoine. [...]

Il se rappelait le jour où [Claudie] avait ouvert les yeux, ces yeux encore sans couleur qui avaient posé sur lui un regard terne, usé, presque de juge, comme si c'était lui qui naissait et qu'elle n'eût rien à faire de cette naissance. C'était bien ceci qu'avait dit le premier regard de Claudie : elle était embarrassée de son père, d'un père... Ce n'était vraiment pas ce qu'il avait attendu de la Providence, retrouver l'âge du monde dans sa petite fille. « Je suis puni, se disait-il. Tout crime mérite punition. J'ai commis le crime de croire que la vie était belle,

*qu'avec l'honnêteté, le travail, la foi, on pourrait s'aménager pas mal sur cette terre. Je me suis cru au-dessus des autres, qui n'ont pas d'autographes de Beethoven et qui ne savent pas Vigny par cœur, y compris Les Amants de Montmorency. Je me suis cru bon, simple. Je suis même généreux. Je n'ai pas peur de la mort. Je me jetterais sous un train pour sauver une vieille femme. Ce serait un geste idiot. La mort de la vieille réjouirait ses héritiers, la mienne ruinerait le sort des trois personnes que j'aime. Mais je suis fait de cette étoffe. » [...]*

*Pierre avait ceci de fâcheux qu'à force de se vouloir le représentant de l'humanité, il l'était vraiment devenu. Chacun de ses actes, de ses mots, n'était plus que le valable échantillon du geste et du langage humain. Il était le représentant de commerce de l'humanité. Il plaçait son sublime comme d'autres placent leur canne à sucre ou leur nickel, de l'excellent sublime, mais en vous donnant le sentiment regrettable que ce sublime avait besoin d'un placier, et que, sans l'acharnement de pareils publicitaires et sans la passivité de leurs clients, on aurait pu concevoir une humanité sans conscience, sans invention et sans orgueil.*

### **V L'APOLLON DE BELLAC (1942), scène IX, Pléiade, p. 945**

Un équarrissage aussi impitoyable sape les bases de l'humanisme traditionnel. Au point qu'on peut se demander – nous sommes en 1939 – si Giraudoux ne brûle pas ce qu'il a autrefois adoré. Pourtant, à bien l'examiner, tout son théâtre tourne autour de cet effet de tension entre l'absolu d'un idéal un peu démesuré et la soumission à la loi commune. Reste du moins à notre portée quelque chose comme un talisman : le souvenir de l'éclat qui donne son sens à la vie. C'est la leçon de *L'Apollon de Bellac*. N'est-il pas dangereux de faire voir, comme disait Baudelaire, « la vie en beau » ? Dans les bras du Monsieur de Bellac, réincarnation possible d'Apollon, Agnès entrevoit un instant l'éclat de la beauté suprême (en fermant les yeux). Mais la voilà prête à s'en déprendre pour ne pas faire sécession avec l'humanité souffrante :

*Agnès : Ne compte pas trop sur moi, beauté suprême. Tu sais, j'ai une petite vie. Ma journée est médiocre, et chaque fois que je gagne ma chambre, j'ai cinq étages à monter dans la pénombre et le graillon. À mon travail ou mon repos toujours il y a cette préface de cinq étages et ce que je suis seule ! Parfois heureusement un chat attend à une porte. Je le caresse. Une bouteille de lait est renversée. Je la redresse. Si cela sent le gaz, j'alerte le concierge. Il y a entre le second et le troisième un tournant où les marches sont inclinées par le tassement et par l'âge. À ce tournant, l'espoir vous abandonne. À ce tournant, mon pauvre équilibre balance, et je souffle de cette peine que les plus fortunés ont à la poupe des vaisseaux. Voilà ma vie ! Elle est d'ombre et de chair compressée, un peu meurtrie. Voilà ma conscience : c'est une cage d'escalier. Alors, que j'hésite à t'imaginer tel que tu es, c'est pour ma défense. Ne m'en veuille pas...*

*Le Monsieur de Bellac : Tu vas être désormais une des heureuses du monde, Agnès.*

*Agnès : Oui. Dans la cage d'escalier d'ici, les paillasons sont neufs et ont des initiales. Les vasistas sont de vitraux de fleurs ou d'oiseaux où le ventre de l'ibis s'ouvre pour l'aération. Et aucune marche ne flanche. Et le bâtiment ne se dérobe jamais sous vos pieds dans le roulis du soir et de la ville. Mais y monter avec toi serait plus dur encore. Alors, ne me rends pas la tâche trop dure. Va-t'en pour toujours !*

